

Jean-Luc Tilmant

VERS UNE ÉCOLE SANS EXCLUSION



CHAMP SOCIAL
EDITIONS

2

Avant-propos

Dans notre livre précédent³, nous présentions le syndrome d’Harpocrate : l’ensemble des silences qui détruisent notre institution. Face à ce triste constat, nous proposons les écoles démocratiques comme alternative constructive. Aujourd’hui, nous voudrions insister sur un point : il n’y a pas de fatalité en éducation. Les éducateurs et les citoyens du monde peuvent briser le dieu Harpocrate et ainsi inverser la tendance au silence et au repli sur soi en utilisant des pédagogies de reconstruction et luttant ainsi contre l’exclusion.

La première violence, c’est celle qui découle de notre irresponsabilité. En n’ouvrant pas à ces jeunes les chemins de la culture, nous leur traçons la route de la barbarie. L’école serait-elle devenue une sorte de non-lieu institutionnel où le déplaisir et l’ennui apparaissent comme deux symptômes de sa rigidité et de son manque d’originalité (Mosconi-Pourtois, 2002) ? Les écoles sont-elles devenues des fabriques d’exclusions ?

Les enfants d’Harpocrate sont les fils et les filles du silence, des « tritons », des gosses, des adolescents ou des adultes que les institutions ont « zappés » et parfois rayés de leur champ d’intervention. Ces personnes ont été mises en déni. On les trouve dans la rue, dans les institutions mais en passe de se taire définitivement ou de changer d’isoloir. Ce sont des « errants » à la recherche d’une main tendue, d’un projet ou d’un choc. La plupart se sont construits tout

³ Tilmant J-L : *Le syndrome d’Harpocrate ou l’école démocratique*, Vigneux, Matrice, 2008.

seuls, sans tuteur, sans projet si ce n'est les projets dans le champ restreint de l'immédiateté. Tous regardent la pointe de leurs chaussures comme horizon. Ils utilisent souvent le canal des violences comme vecteur de leur révolte ou de leur expression d'incommunicabilité. Ils cumulent les déficits et les frustrations dans les besoins affectifs, sociaux et parfois cognitifs mais par-dessus tout, ils ne communiquent presque plus à propos des valeurs.

Nous avons été très marqués et influencés par le travail de Fernand Oury. Dans un de ses ouvrages (Oury, 1986), il nous raconte avec détails l'histoire de Miloud. Dans le premier chapitre de ce livre, nous vous présenterons notre Miloud. Il s'appelle **Boucif** et nous pouvons affirmer qu'il a véritablement bouleversé nos pratiques, tant à son contact nous avons dû mettre en place des stratégies qui semblaient n'avoir aucun impact sur lui, un peu comme si nous utilisions des tomates-cerises pour percer un char d'assaut. C'est précisément ce jeune homme qui nous a ouvert le chemin vers la pédagogie institutionnelle.

La seconde partie de notre recueil de recherche-action traitera d'un ensemble de stratégies que nous avons installées empiriquement sur le terrain avec nos jeunes. Plus tard, au contact de Ricardo Martinez (Professeur de Sciences de l'éducation, ESE, Setubal au Portugal), éminent chercheur et homme de terrain, nous nous sommes rendu compte que nous pratiquions, comme lui, une **thérapie du choc** avec nos élèves.

Avant de sanctionner, l'école et ses partenaires doivent comprendre l'absentéisme du jeune. Nous présenterons une forme de taxonomie de l'élève « **bof** », celui qui s'absente pour de multiples raisons.

À la suite de cette approche, nous proposons une alternative à l'immobilisme, à l'effet « parapluie » ou à la sanction systématique à propos de l'absentéisme. Dans un premier chapitre, nous décrivons la **cellule « absentéisme »** dans une école professionnelle de Namur, et dans le chapitre suivant nous proposons une approche du décrochage par le **sas d'accrochage scolaire** à Tournai et les cellules extra-muros collaborant au sein d'un réseau.

Quoi de plus déroutant que les silences de nos autistes ou les assauts fusionnels des caractériels, ces gosses, survivants d'un moi-peau en friche ou d'une destruction oedipienne, qui font reculer sans cesse les limites de l'axiome de Warwickshire : « Il est impossible de ne pas communiquer ». Nous allons vous présenter une expérience de pédagogie institutionnelle menée par un groupe de pédagogues au service de leurs bénéficiaires **autistes et caractériels** dans

l'enseignement communal fondamental spécialisé au Thiers à Liège. Que du bonheur que je partage épisodiquement avec eux !

Gérées de main de maître par des enseignants passionnés, les **classes passerelles** accueillent chaque année des centaines de jeunes venus de tous les horizons de la planète. Ils partagent une variable commune : leur langue maternelle n'est pas le français. Nous tenterons de vous faire vivre leur incroyable aventure intégrative grâce à deux expériences : l'une menée et racontée par Géraldine Maes à l'institut technique de la Communauté française de Morlanwelz et l'autre au Lycée François de Sales de Gilly.

Quand toutes les stratégies individuelles ont échoué, certains jeunes se retrouvent sur le rebord de la fenêtre des écoles, prêts à être éjectés. Les **classes SAS** sont des structures qui regroupent ces jeunes pour leur proposer une nouvelle façon de vivre ensemble et de fonctionner. Nous présenterons une année de classe SAS au Lycée François de Sales de Gilly (Charleroi) ... Une belle aventure !

Avec mon ami, Bruno Derbaix, nous vous présenterons le **M.I.E.C. (le mouvement des institutions et des écoles citoyennes)** qui tente de créer des **écoles citoyennes** dans lesquelles les élèves créent les lois et les font respecter de manière dynamique et constructive.

Enfin, pour boucler, pour l'instant, cet itinéraire à travers les marginalités produites le plus souvent par nos **ratages éducatifs**, nous tenterons, avec le concours de Bérengère Rousseau, de proposer quelques principes pour aider des jeunes à se reconstruire grâce notamment aux pédagogies.

Avant de conclure cet avant-propos, nous nous devons de préciser une frustration : notre difficulté à nommer sans étiquetage, sans généralisation abusive et sans stigmatisation toutes les personnes décrites dans notre livre et qui partagent une variable commune : les exclusions multiples. Comment nommer leur milieu de vie, leur quartier, leur institution pour d'un côté décrire leurs problèmes et de l'autre respecter leur dignité ? Nous voulons donc préciser d'emblée que si certains lecteurs sont choqués par quelques dénominations, nous présentons nos excuses en précisant que nous n'avons jamais voulu porter atteinte à l'humanité et à la dignité de toutes ces personnes. Nous partageons bien entendu le point de vue de Bourdieu (1993) qui insistait sur l'importance que les lieux dits « difficiles » comme l'école ou la cité sont surtout difficiles à décrire et qu'il faut se garder d'utiliser des images simplistes et unilatérales.

Moignard (2008) rappelle également que de multiples appellations désignent des quartiers de relégation : quartier sensible, banlieue, ghetto, bidonville, barrion, les cités... Autant de dénominations chargées de stéréotypes, d'imaginaire et de représentations à déconstruire pour éviter d'enfermer toutes les personnes qui y vivent dans un carcan dont elles ne pourront jamais s'extraire. Sortons d'abord de ce premier préjugé qui serait de prétendre qu'il faut à tout prix sortir de cet environnement pour s'en sortir !